

GEORGES FRÉRIS

ELECTRE L'INCARNATION D'UNE ENIGME*

« J'ai senti, l'an dernier, que la grande poésie grecque serait cent fois plus proche du peuple, s'il pouvait la connaître, que la littérature française classique et moderne »¹.

Simone Weil.

La récente lecture d'*Electre* de Jean Giraudoux et le souvenir conservé des *Mouches* de Jean - Paul Sartre nous ont conduit à méditer sur le mythe de cette jeune fille que les trois tragiques grecs ont esquissé dans leurs oeuvres homonymes². Nous avons pensé qu'une comparaison du caractère d'*Electre*, chez les cinq auteurs³ qui ont été hantés par ce personnage, serait non seulement utile mais aussi indispensable, car le caractère d'*Electre*, malgré son aspect historique, garde son apparence humaine qui aujourd'hui encore elle nous touche, nous émeut et incite à la réflexion le spectateur le plus exigeant.

Nous analyserons le caractère d'*Electre* tel qu'il a été conçu par les cinq auteurs mentionnés, en insistant sur le côté féminin de ses facultés. Ainsi nous verrons *Electre* sur plusieurs plans, comme celui du temps, de l'affection, de l'intelligence et de l'action, sans toutefois

* Je remercie M. Denis Kolher, Agrégé de l'Université, chargé d'enseignement à la Section Française de l'Université d'Athènes, d'avoir lu et recommandé à publier cette étude et M. Jean-Pierre Michaud, professeur de français à l'Institut Français d'Athènes, d'avoir entrepris avec gentillesse la tâche ingrate du conseiller du style du texte.

1. Lettre de Simone Weil, adressée en 1936 au directeur de l'usine. Voir Simone Weil : *La Source grecque*, p. 8, col. Espoir, Gallimard. Paris 1953.

2. Les pièces de Sophocle et d'Euripide portent le titre d'*Electre*. Celle d'Eschyle *Choéphores*, deuxième pièce de la trilogie *Orestie*.

3. Plusieurs auteurs ont essayé de transporter sur scène le drame de la famille des Atrides. Dans notre étude nous nous fondons sur les trois tragiques grecs, la pièce de Giraudoux et celle de Sartre. Sur la multitude l'*Electre* voir l'étude de Pierre Brunel : *Le Mythe d'Electre*, pp. 177-259. Col. U2. Armand Colin. Paris 1971.

négliger le niveau moral ou formel auquel chaque dramaturge l'a placée et nous l'a présentée.

I. Electre vue selon le diaphragme du temps

Electre, si l'on considère le temps, chez les cinq auteurs, présentée au présent, diffère avec chaque dramaturge ; chez Eschyle, elle fait son apparition lorsqu'elle se trouve devant le dilemme de porter ou non des offrandes à son père mort, au nom d'une meurtrière ; chez Sophocle, aucun événement extraordinaire ne l'emmène sur scène ; c'est plutôt le hasard, alors qu'Euripide la fait sortir sur le plateau pour une besogne ménagère : elle doit aller puiser de l'eau de la rivière. Chez Giraudoux par contre, elle apparaît le jour de ses fiançailles, tandis que chez Sartre elle débute son rôle par une injure, un blasphème adressé au dieu des dieux, à Jupiter.

Cette simple comparaison de l'apparition sur scène d'*Electre* nous montre bien les modifications apportées par chaque auteur à un mythe connu dès *Nostoi* de l'Illiade, les transformations effectuées pour nous faire parvenir leur propre message moral ou philosophique. Simultanément nous observons l'évolution morale de ce personnage *mythologique*, si nous le concevons au sens d'une héroïne unique qui grandit avec le temps, c'est-à-dire si nous la supposons comme une et seule personne. Nous constatons, autrement dit, qu'*Electre* a depuis longtemps dépassé les crises de conscience et qu'elle s'est libérée des *tabous* puisqu'elle provoque elle-même la divinité. Cette progression, voulue ou non par les auteurs, est également une influence de l'époque où chaque dramaturge place son héroïne. Par conséquent le message à première vue individuel devient collectif, puisque le héros n'est point *asocial* ni ne se disjoint de la communauté.

Cependant si nous prenons comme point de départ de cette progression Eschyle et comme point d'arrivée Sartre, nous constatons premièrement qu'*Electre*, chez chaque auteur, constitue une époque particulière de l'évolution de l'âme féminine, puisque nous passons de l'époque de l'obéissance totale à celle de la contestation divine, (Voir schéma 1).

La deuxième constatation est que cette progression temporaire correspond à l'évolution intérieure de toute personne consciente.

Mais sur ce présent pèse la lourde hérité du passé ; partout le présent dépend du passé d'*Electre*, de ses souvenirs, de ses angoisses : pour elle la notion du temps présent est inexistante ; pour elle deux

notions de temps existent : le passé — le meurtre d'Agamemnon, et le futur — la vengeance. Le présent est un temps d'attente, un temps qui n'a pas de sens proprement dit, sinon de rendre par sa monotonie, plus désirable l'avenir, la vengeance. (Voir schéma 2).

De plus, l'intensité de ce passé n'est pas la même dans chaque pièce. Dans les *Choéphores* c'est un passé peu conscient qui tourmente Electre, c'est-à-dire qu'elle y croit par routine, à cause de son rang social, à cause des autres. Le passé l'importune peu. Au fond, elle se plaît à vivre enfermée dans ce mythe d'ignominie. Ce passé ne lui inspire rien, à part le vague désir qu'Oreste venge leur père. Et encore, ceci ne viendra ni d'Oreste, ni d'Electre, mais de la volonté de Phoebus — *tuer qui a tué*¹. Ce n'est pas elle qui inspirera la vengeance, mais la *loi du talien*. Quant à l'avenir, Electre ne semble pas avoir senti la joie et la délivrance attendues. Elle est presque absente du parricide, elle ne se réjouit point de constater que les présages s'accomplissent. Elle continue à subir les faits comme dans le passé.

Par contre Electre de Sophocle a conscience de son passé des Atrides. Pour elle le passé n'est pas un mythe, mais la seule source de réconfort et d'aide pour affronter le présent, car elle aussi attend un miracle dans l'avenir. Mais en attendant elle ne reste pas inactive. Chez elle le passé est la force qui transforme la routine du présent en notion de vengeance. Elle aussi ne connaît que deux notions du temps, le passé et le futur, mais elle diffère de l'héroïne d'Eschyle par la ténacité à rapprocher ces deux notions et à diminuer la durée de la troisième : le présent-durée. Et elle y parvient en se souvenant constamment des scènes antérieures ; celles-ci inconsciemment lui font apparaître l'avenir et par conséquent le présent s'efface. Et quand on lui enlève tout espoir, elle ne désespère point, elle se résout à diminuer l'espace qui sépare le passé de l'avenir et ainsi à restreindre le présent :

«*Ma décision n'est pas d'hier, elle date de bien plus loin*»².

Lorsqu'elle atteint son but, une fois son vieux projet réalisé, elle est délivrée, renouvelée. L'avenir est pour elle la rédemption, comme le passé a été l'enfer et le présent sa projection silencieuse.

De même l'héroïne d'Euripide a conscience du passé mais elle vit

1. *Eschyle* : *Choéphores*. Texte établi et traduction par *Paul Mazon*. 6^e édition. Collection des Universités de France de l'Association *Guillaume Budé*. Tome 11, p. 90, v. 275. Edition les Belles Lettres. Paris 1955.

2. *Sophocle* : *Electre*, v. 1049, p. 175 du texte établi par *Alphonse Dain* et traduit par *Paul Mazon* dans la col. des Universités de France de l'Association *Guillaume Budé*. Tome II. Les Belles Lettres. Paris 1958.

le présent. Elle a fait un mariage blanc, parce qu'elle attend, elle aussi la vengeance. Le présent est incapable de lui donner l'occasion d'effacer l'avenir fatal que le passé a tracé. Ce passé pèse sur elle plus lourdement que sur les deux autres héroïnes considérées plus haut. Chez Eschyle le passé est un argument religieux, chez Sophocle, il découle du *devoir* de vengeance ; chez Euripide, il devient un argument purement humain, qui n'a rien de vertueux, rien de grand. C'est elle qui accomplira le meurtre parfait, car ce n'est pas Egisthe le vrai criminel mais Clytemnestre, comme ce n'est pas Oreste qui accomplit la vengeance du Roi des rois en tuant l'usurpateur, mais Electre en égorgeant sa propre mère. Electre attendait un salut de son acte ; or, c'est le vide qu'elle ressent. Le passé chez elle est une affaire purement humaine et par conséquent l'avenir ; aussi les divinités n'ont-elles rien à faire dans cette question humaine. La vengeance n'a rien de grand, rien d'héroïque. Le temps pour Euripide est une notion humaine.

Dans les trois pièces le présent est subdivisé en deux parties, l'une étant le passé récent, l'autre le futur proche. L'arrivée d'Oreste détermine la fin et le début de chaque partie. Or, chez Eschyle, Electre supporte les deux parties du temps présent avec une patience pieuse ; chez Sophocle, Electre tient les fils du futur proche tandis que chez Euripide, Electre non seulement mène la scène pendant la seconde mi-temps, mais elle agit elle-même.

Chez Giraudoux, la notion du temps est presque inexistante. Electre ignore son passé. Elle n'a conservé qu'un vague souvenir. Elle attend quelque chose d'indéterminé, menant une vie étrange, avec un espoir mal défini. La révélation viendra plus tard. Pour elle le passé et l'avenir se confondent dans le présent :

«Imaginons une minute, pour notre bonheur, que nous ayons été enfantés sans mère»¹.

Elle n'a pas conscience du passé alors qu'elle en ressent toutes les conséquences, elle ne saisit pas l'avenir bien qu'elle ait l'intuition d'une délivrance prochaine, elle comprend très bien l'*absurdité* du temps présent mais elle n'arrive pas à la maîtriser. C'est le mendiant qui dévoilera son drame, c'est la femme Narsès qui inconsciemment l'encouragera, c'est Oreste qui accomplira son vœu. (Voir schéma 3).

Chez les tragiques grecs, le passé sert de prétexte au dénouement ; chez Giraudoux, le passé n'est qu'un prétexte de plus pour souligner le

1. *Giraudoux : Electre*, acte 1, scène VIII, p. 70. Le Livre de poche. Paris 1972.

présent qui mène à l'action future. L'avenir nous est également connu et pour cette raison il est souvent considéré comme une notion temporaire sans trop d'intérêt :

«*Oreste* : Pourquoi t'interrompre, mendiant ? Continue. Raconte-leur la mort de Clytemnestre et d'Egiste ! (Il sort l'épée en main).

La femme Narsès : Raconte, mendiant.

Le mendiant : Deux minutes. Laisse-lui le temps d'arriver»¹.

Ainsi chez Giraudoux ni le passé ni l'avenir ne jouent un rôle important dans le dénouement de la pièce. Seul le présent joue un rôle prépondérant, à cette différence que tantôt le présent se rapporte au passé, tantôt au futur. Aussi Electre s'adresse-t-elle à sa mère :

«*Electre* : La raison du forfait. Tout me dit que tu l'as commis, mère. Mais ce que je ne vois pas encore, ce qu'il jure que tu m'apprennes, c'est pourquoi tu l'aurais commis»².

Cette alternance des notions temporaires fait du temps une droite constante, où les trois notions, passé, présent, futur, se confondent, se mêlent, pour aboutir finalement à une idée irréaliste du temps.

Par contre chez Jean - Paul Sartre, le temps joue le même rôle que chez les classiques grecs. Le passé porte en germe l'avenir. Chez lui, le temps n'est pas une notion qui dépend des divinités mais des hommes. Le passé n'a de sens divin que pour les faibles, pour ceux qui croient à la fatalité. Le passé n'a pas de sens pour ceux qui croient à l'acte accompli. Le passé est une absurdité pour toute personne qui croit à la force de sa propre liberté. Aussi le passé devient chez J - P Sartre un mal dont on doit se libérer par un acte. Oreste y parvient par le double meurtre. Electre, conformiste, reste rattachée aux remords, figée dans le passé, par conséquent incapable de franchir la barrière qui sépare le passé de l'avenir, c'est-à-dire de jouir, de prendre conscience du présent. (Voir schéma 4).

Pour Electre le passé ou plutôt le souvenir du passé est une consolation et même un rêve assez vague, très confus. Ce passé lui indique un chemin qu'elle s'apprête à suivre sans y être préparée. Aussi ne parviendra-t-elle jamais au bout, à l'avenir.

«*Electre* : Voleur ! Je n'avais presque rien à moi, qu'un peu de calme et quelques rêves. Tu m'as tout pris, tu as volé une pauvresse»³.

1. Ibid., acte II, scène IX, p. 174.

2. Ibid., ac. II, sc. V, p. 127.

3. Sartre : *Les Mouches*, acte III, scène III, p. 115. Gallimard, Paris 1974.

L'avenir l'effraie, elle est épouvantée à sa vue. Elle préfère marcher sur un terrain ferme, elle fait demi-tour et refait le chemin déjà parcouru :

«*Electre* : *Au secours ! Jupiter, roi des Dieux et des hommes, mon roi, prends-moi dans tes bras, emporte-moi, protège-moi. Je suivrai ta loi, je serai ton esclave et ta chose, j'embrasserai tes pieds et tes genoux. (...) Je me repens, Jupiter, je me repens*»¹.

Pour J - P Sartre comme pour Euripide le temps est une notion humaine et non divine. C'est à l'homme de se libérer d'elle, c'est à lui de se créer plusieurs avenir et par conséquent plusieurs passés, c'est à lui de prendre conscience de la sentence formulée par Gaston Bachelard : «*Je quitte un instant pour entrer dans un autre*».

En un mot *Electre*, dans ses cinq incarnations, vit un présent *perpétuel*, fondé sur le principe de *ici et maintenant* avec la seule différence que chez des anciens c'est un présent qui découle d'un passé aussi fatal que l'avenir, tandis que chez Giraudoux c'est un présent qui se répète et se dédouble et chez J - P Sartre qui se modifie, qui se dément.

II. *Electre* analysée sur le plan de l'affectivité

Mais pour mieux comprendre *Electre*, en tant que personnage unique, il faut l'analyser selon les traits caractéristiques de la femme dont un des principaux est l'*affection*. Chaque auteur nous la présente sous un aspect différent. Le premier est celui de la *sensibilité*.

Chez Eschyle, cette sensibilité est enfantine. *Electre* est sensible à tout : à l'offense de Clytemnestre en l'envoyant au tombeau de son père, au soudain retour de son frère, au dénouement fatal. Sa sensibilité la fait même douter de l'acte de vengeance :

«*Electre* : *...Nous aussi, c'est une tombe qui seule aujourd'hui nous accueille, suppliants et exilés. Où trouver là un réconfort ? autre lot que des souffrances ? Triomphe-t-on du Malheur ?*»².

La sensibilité d'*Electre* est si puérile qu'elle ne lui inspire qu'une vague haine contre les meurtriers de son père ; *Electre* a une charmante

1. Ibid., ac. III, sc. III, p. 116.

2. *Euripide : Electre*, v. 690-692, p. 219 du texte établi et traduit par Léon Parmentier et Henri Gregoire dans la col. des Universités de France de l'Association Guillaume Budé. Tome III.

sensibilité féminine, telle que nous sommes habitués à la reconnaître chez les femmes sans énergie.

Par contre Sophocle a donné à son héroïne une sensibilité très fine. Elle est sensible à tous les affronts, à toutes les épreuves, à tel point qu'elle passe dans le camp de l'adversaire ; elle devient dure comme un caillou, indomptable dans sa fierté. Cependant cette sensibilité, loin de la briser l'anime, au lieu de la faire fléchir, elle la pousse à lutter dans une situation intolérablement douloureuse.

Puis sa sensibilité n'est pas terre à terre, elle est noble. C'est pour cela qu'elle est cachée, qu'elle n'est pas librement exprimée : car les larmes d'Electre sont invisibles, ses pleurs sont étouffés par le fait qu'elle a conscience de son rang, de sa famille et en particulier de son rôle : venger son père, Agamemnon.

«Electre : Mais, dans cette détresse même, j'entends ne pas mettre fin à ces malheurs qui sont mon oeuvre, aussi longtemps que je vivrai»¹.

Electre, en tant que femme, possède cette intuition qui lui permet de surpasser toutes les difficultés et de parvenir à son but définitif. Ainsi, alors que c'est elle, qui inspire la double vengeance et par conséquent le double meurtre, elle sauve son honneur et laisse à d'autres le soin d'exécuter ses desseins.

«Electre : Tue-le au plus vite, puis expose son corps : il aura de la sorte les fossoyeurs qui lui reviennent. Tout cela loin de nos yeux. Il n'est pour moi aucun autre moyen d'être délivrée de mes longues peines»².

Ce comportement très vertueux de la part de l'Electre de Sophocle n'est pas partagé par l'héroïne d'Euripide, laquelle fait preuve d'une sensibilité un peu dure. Elle aussi subit tant d'affronts qu'elle devient insensible ; ses émotions résultent des sentiments de haine et de vengeance, résultat de son durcissement. Son affection est égoïste, car elle n'est tournée que vers son *Moi*.

Elle sent de la pitié pour ce brave mari-esclave, de l'admiration pour son frère et de la haine pour tous les autres.

«Electre : ...S'il arrive de toi une nouvelle heureuse, ce ne seront que cris de joie dans la maison ! si tu meurs, ce seront des cris contraires»³.

1. *Sophocle* : op. cit., v. 222-225, p. 146.

2. *Ibid.*, v. 1487-1490, p. 193.

3. *Eschyle* : op. cit., v. 338-339, p. 92.

Même le mensonge qu'elle utilise pour faire venir sa mère chez elle est une preuve que le comportement viril l'emporte sur celui de la femme.

Mais si la sensibilité d'*Electre* résulte chez Eschyle de la mentalité traditionnelle, chez Sophocle de la personnalité de la femme héros et chez Euripide du besoin d'être cruelle, chez Giraudoux la sensibilité d'*Electre* est plutôt spirituelle que sensuelle. Son *Electre* montre une affection mentale envers tout le monde et pour cette raison elle n'est point philanthrope. Ses sentiments sont dominés par la logique et la raison. Elle ne se laisse point emportée par des mouvements affectifs, même quand elle retrouve son frère :

«*Electre* : *Vingt ans mes mains se sont égarés sur l'ignoble ou sur le médiocre, et voilà qu'elles touchent un frère. Un frère où tout est vrai. Il pourrait y avoir, insérés dans cette tête, dans ce corps des fragments suspects, des fragments faux*»¹.

Et si parfois elle montre un comportement purement sensuel, elle le fait pour arriver à un but précis, mentalement défini d'avance. *Electre* est une femme cérébrale et non pas sentimentale. Ses sentiments sont parfois teintés d'humour, mais disons logiques. Son comportement sentimental prend source non pas de son état d'âme, mais d'une minutieuse analyse des faits. Les sentiments éprouvés, qu'ils soient de joie, d'amitié, d'amour ou de haine sont justifiés par une critique continue et juste. Ainsi dévinant la meurtrière de son père elle s'écrie :

«*Electre* : *C'est elle, c'est sûrement elle. C'est la jalousie ou la peur. C'est notre mère*»².

Au fond l'*Electre* de Giraudoux est aussi héroïque que celle de Sophocle : seulement celle de Sophocle a conscience de son comportement d'héroïne, alors que celle du dramaturge contemporain ignore que les héroïnes ont son attitude.

Electre de J - P Sartre éprouve le contraire ; elle possède la sensibilité de la femme naïve, de l'être qu' provoque les autres par sa sensibilité. Sa vie sentimentale est pleine d'incidents provoqués par sa consciente naïveté. Cependant elle est incapable de garder cette attitude jusqu'à la fin et ainsi son monde sentimental naïf se métamorphose en un monde cruel. C'est le cas de la femme qui croit être forte et qui tout à coup prend conscience de sa faiblesse, de son impuissance.

1. *Giraudoux* : op. cit., ac. I, sc. VIII, p. 70-71.

2. *Ibid.*, ac. I, sc. VIII, p. 73.

L'Electre de Sartre vit inconsciemment un monde sentimental hypocrite, un faux héroïsme ; elle est plus sensible à la tradition qu'elle ne le croit.

Nous pouvons conclure que la sensibilité existe chez les cinq auteurs, mais à des niveaux inégaux. La même remarque convient à propos de l'amour. Toutes aiment ; elles aiment la vie, leur père, leur frère ; mais cette gamme de passions est exprimée sur une échelle très différente pour chacune d'elles.

Electre d'Eschyle n'a aucune passion ou presque. Elle aime par devoir et à cause de la fatalité son père et son frère ; c'est pour cela elle n'a guère d'imagination. Elle est tout à fait terre à terre ; aucune fierté. Son égoïsme c'est de la timidité. Elle ne prend aucune décision d'elle-même. Elle fait constamment ce que le Choeur lui dicte. Son amour est partagé entre le père mort, la mère infidèle et le frère, avide de vengeance. Electre ressemble à ces filles, qui tout d'un coup, mises en face de la vie, sont éblouies par la vigueur du bien et du mal, sont dépassées par les faits qui se produisent avec une rapidité imprévue. Ainsi, elle n'a pas le temps de réagir. D'où ce manque de fierté pure, d'esprit d'indépendance, de réaction soudaine. Aussi se contente-t-elle d'exprimer des vœux de vengeance sur un ton très doux :

«Electre : Et voici ce que, moi, j'attends de toi, père : échapper à ma dure peine pour l'infliger à Egisthe»¹.

Par contre l'Electre de Sophocle aime la vie, ses parents, mais avant tout elle se passionne pour le *devoir*. Elle est passionnée par cette vertu, même si celle-ci doit la conduire à la mort. Aussi conseille-t-elle à Chrysothémis :

«Electre : ...comprends enfin que vivre sans honneur est déshonorant pour les coeurs bien nés»².

Elle dépasse les sentiments vécus, elle mène une vie hors du sens commun, hors des possibilités humaines. En montrant sa fierté elle arrive à dévoiler les intérêts des meurtriers, à devenir le noyau de l'énergie.

Cependant l'amour éprouvé par Electre envers son père est un amour chaste. Mais avec le temps il devient passion, pour aboutir à un amour presque instinctif ; c'est pourquoi elle demande et exige la vengeance. Elle veut non seulement la mort d'Egisthe mais aussi celle de sa mère. Au fond elle souffre de cette décision inhumaine, mais sa passion pour le devoir l'empêche de s'exprimer, l'aveugle à tel point que sa fierté au lieu de voir en Clytemnestre la mère, elle voit une

1. *Eschyle* : op. cit., v. 481-482, p. 98.

2. *Sophocle* : op. cit., v. 986-987, p. 173.

reine meurtrière, une reine adultère. Si bien qu'en prenant la défense du père mort contre sa mère, Electre a tendance à usurper à son tour la place du maître.

«*Apprends donc comment j'ai dessein d'agir*»¹ crie-t-elle à Chrysothémis. Elle est prête à frapper elle-même, comme elle le sera également dans la pièce de Hofmannsthal² puisque Oreste, lui dit-on, est mort. On serait tenté de dire qu'Electre s'identifie inconsciemment avec le Roi son père dont elle pleure la perte. Elle est poussée par l'instinct de domination qui fait d'elle la *Madame J'Ordonne* d'Eugène O'Neill³. Jung lui-même a d'ailleurs envisagé la possibilité d'une intèprétation adlérienne du complexe d'Electre⁴.

Les mêmes remarques conviennent à propos d'Electre d'Euripide. Mais celle-ci est une passionnée non pas du devoir mais de la *vengeance*. Le devoir lui sert d'excuse pour aboutir à son but. Au fond elle n'aime personne, sinon son acte ; son frère, elle ne le voit que comme un instrument, un outil pour atteindre ses fins. Son imagination est vigoureuse, due à cette passion de vengeance :

«*Que je meure, pourvu que j'égorge ma mère!*»⁵ crie-t-elle. Pour l'accomplir elle recourt au meusonge. Elle se sert d'un mensonge symbole : l'accouchement ; l'accouchement est ici le moyen qui mène Clytemnestre à la catastrophe et Electre à la vie libérée. Elle ose se souiller du sang de sa mère et tâcher sa fierté. L'idéalisme de son égoïsme est sans bases, c'est un idéal de second ordre.

Elle sait qu'elle n'est plus la simple complice du parricide, mais l'inventrice. Aussi montre-t-elle l'obéissance d'une petite fille, lorsqu'on lui impose Pyllade comme mari ; elle accepte son destin, car elle a perdu sa fierté. Son égoïsme est impur. L'Electre d'Euripide correspond très bien à la définition de la *cruauté* d'Artaud : — «*La cruauté est avant tout lucide, c'est une sorte de direction rigide, la soumission à la nécessité*»⁶. Aussi expie-t-elle à la fin ses fautes. Elle a dépassé les limites — τὸ μέτρον — de la fierté et elle accepte son sort. — «*Je m'en vais, dit-elle, les yeux tout baignés de larmes de tendresse*»⁷.

1. Ibid., v. 947, p. 171.

2. Auteur d'*Electra* composée en 1903, imitée de *Sophocle*.

3. Eugène O'Neill s'inspira du personnage d'Electre en 1932 en écrivant *Mourning Becomes Electra*.

4. Pierre Brunel : op. cit., p. 39.

5. Euripide : op. cit., v. 281, p. 203.

6. Antonin Artaud : *Le théâtre et son double*, p. 154. Col. Idées. Gallimard. Paris 1964.

7. Euripide : op. cit., v. 1337, p. 244.

Quant à l'Electre de Giraudoux, elle aime par contrainte. Elle aime chastement uniquement pour nuire à sa mère. Elle éprouve une antipathie envers celle-ci ; elle cherche à en découvrir la cause, mais c'est en vain. Par contre elle sent une sympathie envers son père dont elle ignore comment est-il mort.

A l'égard d'Oreste elle n'éprouve qu'un vague désir. Elle n'est pas autant passionnée pour la vengeance que les autres héroïnes. Le drame chez elle naît en elle-même, car selon la remarque de J. Giraudoux — «*en France comme en Grèce ce n'est ni le malheur ni la fatalité qui poussent l'individu ou la foule à goûter le spectacle tragique. C'est au contraire, la plénitude d'esprit et l'aisance de la vie*»¹.

Ainsi à la fin, la mort de sa mère la dépasse sans qu'elle exprime un regret. Elle vit dans une incertitude permanente et ainsi s'explique son imagination. Sa fierté ne provient pas de son rang social mais de sa qualité d'homme. Elle a conscience de sa personnalité et exige d'être traitée en *homme*. Les autres Electre faisaient passer avant tout leur rang, leur dynastie. Elle, elle veut imposer la justice sociale, une justice qui ignore les tabous sociaux. Aussi accepte-t-elle son mariage avec le jardinier et sent-elle du bonheur à se lier avec un étranger, son frère. C'est ainsi qu'elle reproche à sa mère, non tellement d'avoir commis un crime contre le Roi, mais envers Agamemnon, le mari trompé, l'homme. Qu'Agamemnon fut le Roi des rois, peu lui importe ; pour elle le plus grave c'est qu'un homme a été trompé et tué par sa femme. La fierté d'Electre est plutôt humaine que sociale. Aussi répond-elle à Egisthe à propos de sa mère :

«*Electre: Là n'est plus la question, Egysthe. Si les dieux pour une fois changent de méthode, s'ils vous rendent sage et juste pour vous perdre, cela les regarde. La question est de savoir si elle osera nous dire pourquoi elle haïssait mon père!*»².

Il en est de même à propos d'Electre dans *Les Mouches*. Elle est sensible à tout ce qui vit, à tout ce qui s'anime. Elle aime la vie, l'amour, le soleil, les villes rayonnantes, les voyages, elle désire la vie. Son imagination la transporte dans des mondes nouveaux, dans des cités illuminées, chez des hommes plus humains. Aussi interroge-t-elle son frère :

«*Electre: C'est vrai qu'il y a des places ombragées à Corinthe?*

1. Giraudoux : *Littérature*, p. 233. Col. Idées. Gallimard. Paris 1941.

2. Giraudoux : *Electre*, ac. II, sc. VIII, p. 166.

Des places où l'on se promène le soir?... Et tout le monde est dehors? Tout le monde se promène?... Les garçons et les filles?... Et ils ont toujours quelque chose à se dire? Et ils se plaisent bien les uns avec les autres? Et on les entend, tard dans la nuit, rire ensemble?»¹.

Grâce à sa fierté elle essaie de se libérer, de protester contre la situation établie, mais c'est en vain. Sa fierté n'a pas de bases solides, son imagination se trouve encore à un stade primaire et elle échoue; elle éprouve maintenant envers ce qu'elle méprisait, sinon de l'intérêt, du moins de la sympathie. Elle est menée par un regret et un remord qui la rendent invraisemblable. Son esprit a cessé d'imaginer, de réfléchir, d'obéir à la logique, son âme perd la vigueur de sa fierté. Electre égoïste devient d'un coup humble et modeste et ne se consolera que dans l'oubli. La réalité la choque et elle se sent incapable de la supporter; aussi s'écrie-t-elle :

«Electre: Non, ce n'est pas vrai... Attends... Si! Ah! je ne sais plus. J'ai rêvé ce crime. Mais toi, tu l'as commis, bourreau de ta propre mère»².

III. Electre envisagée sur le plan de l'intelligence

Comme nous l'avons déjà remarqué, parfois les passions ne proviennent pas du cœur mais de l'esprit; c'est pourquoi il est nécessaire que nous analysions *Electre* sur le plan mental. Aussitôt nous constatons que l'héroïne d'Eschyle n'a point d'ingéniosité féminine mais une vagues intuition; elle est l'être qui se laisse non seulement dominer mais également emporter par le va-et-vient des événements. Elle n'a point d'opinion personnelle comme nous le montre l'exemple suivant :

«Le Coryphée: Rappelle-toi Oreste, tout exilé qu'il soit.

Electre: Ah! bien dit! cette fois tu m'as ouvert les yeux.

Le Coryphée: Maintenant, souviens-toi, et contre les coupables (...)

Electre: Que dois-je demander? instruis mon ignorance»³.

Son raisonnement n'a rien d'original, rien de personnel; il dépend des syllogismes d'autrui. D'où cette innocence, cette pureté de pensée. Elle a une allure inconsciente et son intuition est très classique, aussi ne

1. *Sartre*: op. cit., ac. I, sc. IV, p. 34.

2. *Ibid.*, ac. III, sc. I, p. 102.

3. *Eschyle*: op. cit., v. 115-119, p. 84.

se doute-t-elle de rien. Ainsi à la fin de la pièce elle se contente plus de jouer le rôle d'une spectatrice que celui d'une actrice, car les événements l'ont dépassée et elle ne s'était pas préparée à maîtriser certains troubles intérieurs.

Par contre l'Electre de Sophocle connaît tous les secrets pour faire disparaître son monde intérieure, car elle a de l'esprit, sait parler, et sa logique n'est pas de l'ordre commun. Elle raisonne en s'appuyant sur des faits et en essayant de les expliquer (vers 558-609)¹. Elle n'essaie point d'éviter l'inconséquence ; elle est consciente aussi bien de ses actes que de ses paroles et elle peut répondre fièrement à Chrysothémis hésitant : — « Prends garde, aucun succès ne s'obtienne sans peine ! »².

Elle fait preuve également d'une habilité remarquable ; elle est consciente du charme de son sexe et sait l'utiliser (vers 1275-1280)³. Nous remarquons aussi qu'Electre a de l'intuition ; elle sait qu'un jour elle se vengera de son père, elle pressent l'arrivée d'Oreste, elle est sûre de sa victoire finale ; elle n'est point naïve mais elle feint de l'être, alors qu'elle sait si bien observer, non seulement le monde extérieur mais également l'âme des êtres. Les observations qu'elle porte sur des aspects extérieurs pénètrent au plus profond d'elle-même. C'est pour cette raison qu'elle sort victorieuse du conflit avec sa mère, car elle sait à merveille déceler le mensonge des justifications de Clytemnestre.

Les mêmes remarques peuvent être faites sur l'Electre d'Euripide. Elle aussi est intelligente, tout en restant plutôt maligne. Son intelligence n'est pas le produit d'un raisonnement clair, mais le résultat de sa malignité, due à son désir de vengeance. Elle aussi est consciente de tout, sauf de l'acte très grave que sa passion la pousse à accomplir. Elle est plus habile que l'Electre de Sophocle car son habilité est fondée sur la méchanceté :

« Oreste : Mais comment la tuer en même temps que lui ? »

*Electre : Moi, je préparerai le meurtre de ma mère »*⁴.

Quant à l'Electre de Giraudoux, elle fait preuve d'une intelligence purement mentale, à l'abri de toute influence sentimentale. Elle raisonne sur des faits concrets, expose des idées vraies, possède un

1. *Sophocle* : op. cit., v. 558-609, p. 157-159.

2. *Ibid.*, v. 945, p. 171.

3. *Ibid.*, v. 1275-1280, p. 184.

4. *Euripide* : op. cit., v. 657, p. 217.

esprit critique et montre, à plusieurs reprises, qu'elle a une opinion personnelle. Elle a conscience de la force de son raisonnement et elle en donne des preuves. Elle ignore le crime de sa mère mais a l'intuition que celle-ci a commis quelque chose de plus grave que de «laisser glisser Oreste par terre». Aussi avoue-t-elle à Oreste :

«Electre: Son cadavre cette nuit m'est apparu, tel qu'il était le jour du meurtre, (...) Je n'ai pas vu la mort, j'ai vu les régicides»¹.

En même temps elle est très habile. Son habilité consiste à troubler sa mère, à irriter Egisthe, à cacher Oreste ; sa meilleure arme est la fausse naïveté, qui peut-être fut jadis consciente, mais au moment où se déroule la pièce c'est une naïveté trompeuse. Electre de Giraudoux sait également observer aussi bien les situations que les gens qui s'y mêlent ; et elle prend du plaisir en les voyant placés dans des situations difficiles, comme le Juge et Egisthe devant Clytemnestre.

Cependant les mêmes remarques ne conviennent guère à l'héroïne des *Mouches*, où Sartre nous présente une Electre d'une intelligence douteuse voire même insuffisante. Pourtant elle raisonne juste, elle a conscience de ses actes et de ses paroles, elle est habile et feint être naïve, elle sait observer mais le seul fait qu'elle n'arrive pas à se libérer est une preuve que ses facultés mentales sont réduites. Aussi se laisse-t-elle prendre par le beau discours de Jupiter sans la moindre résistance.

«Jupiter: Tu es une toute petite fille, Electre. Les autres petites filles souhaitent de devenir les plus riches ou les plus belles de toutes les femmes. Et toi, fascinée par l'atroce destin de ta trace, tu as souhaité de devenir la plus douloureuse et la plus criminelle. Tu n'as jamais voulu le mal: tu n'as voulu que ton propre malheur. A ton âge, les enfants jouent encore à la poupée ou à la marelle; et toi, pauvre petite, sans jouets ni compagnes, tu as joué au meurtre, parce que c'est un jeu qu'on peut jouer toute seule.

Electre: Hélas! Hélas! Je t'écoute et je vois clair en moi»².

Elle ne fait rien d'extraordinaire alors qu'elle possède toutes les facultés. C'est le type de la fille intelligente, qui tout d'un coup par un choc psychologique, devient inconnue. A la fin de la pièce, elle cesse de réfléchir, sa pensée est troublée, son esprit a peur de voir, d'examiner

1. *Giraudoux*: op. cit., ac. II, sc. III, p. 113.

2. *Sartre*: op. cit., ac. III, sc. II, p. 107.

avec lucidité ce qu'il a conquis. Ainsi, aidée par le sentiment, sa logique se soumet à la routine ; elle se résoud aux réflexions toutes faites et tous ses efforts sont d'un coup abolis, effacés, écrasés, détruits. C'est le cas de l'homme qui n'est pas maître absolu de ses facultés. Aussi crie-t-elle à son frère : — « *Plût aut Dieux que je ne t'eusse jamais connu* »¹.

IV. Electre examinée sur le plan de l'action

Mais les facultés mentales et sentimentales agissent sur les actes d'un personnage et pour cette raison nous examinerons notre héroïne de ce point de vue.

Electre d'Eschyle n'a rien d'impulsif. Son inertie est un des traits de son caractère ; elle ne fait rien pour provoquer un événement ou bien pour l'éviter ; elle est assez inactive ; c'est plutôt une spectatrice. Aussi a-t-elle une repugnance à l'action directe, à la *praxis*. Son silence en est la preuve. Elle ne dit rien du meurtre que son frère est résolu à commettre. Elle pleure, elle se lamente mais elle ne participe pas au crime. Elle reste jusqu'à la fin inactive : — « *Par quels mots pourrais-je agir?* »² se demande-t-elle. Ce n'est pas en elle-même qu'elle trouve la force de poursuivre sa vengeance ; elle ne prend aucun plaisir à manifester son existence ou à mettre en valeur sa personnalité.

Par contre, l'Electre de Sophocle est plus impulsive. Elle fait tout pour parvenir à son but. Elle mène les fils de action. Autour d'elle se meuvent tous les autres personnages : Oreste n'agit que par sa permission. C'est elle qui l'arme, c'est elle qui l'anime de sa haine, c'est elle qui le pousse au double crime. Cependant sa malignité et sa délicatesse de femme lui inspirent de la répugnance pour l'action directe. Elle évite de se mêler aux diverses manoeuvres du drame et laisse aux autres le rôle actif, elle, se contentant être l'instigatrice morale. Pourquoi ? — Est-ce aux femmes d'agir ? C'est aux hommes que revient l'honneur d'accomplir l'acte, à la femme celui de l'inspirer. Ainsi la Grèce entière apprendra qu'Electre a poussé Oreste au crime et que ce dernier s'est vengé, en homme, son père.

Mais Electre de Sophocle utilise à merveille tous les incidents pour parvenir à sa fin. On sent chez elle cette volupté du danger, cette allégresse de la conquête qu'elle ressent en exerçant sa volonté de puissance ; elle est consciente de la vanité du sentimentalisme inactif. Elle-même

1. Ibid., ac. III, sc. III, p. 115.

2. *Eschyle* : op. cit., v. 418, p. 96.

l'avoue au chœur : — « Je ne veux pourtant pas renoncer à ma tâche et cesser de gémir sur mon malheureux père »¹. Son énergie lui donne le courage d'entreprendre la fermeté de ne pas se laisser abattre, la force de vaincre, de dominer, de commander.

Quant à l'Electre d'Euripide, elle aussi est très impulsive ; il ne s'agit pas d'une femme passive qui se lamente et qui se laisse gouverner. Elle a été mal traitée, mais elle a travaillé pour sa vengeance. C'est elle finalement qui trace les plans du crime, qui donne les précisions pour sa réussite. C'est pour cette raison qu'on ne peut affirmer qu'elle répugne à l'action directe. Au contraire, elle en est enthousiasmée. Elle est exaltée par l'idée qu'elle va enfin accomplir le vœu de sa vie, *se venger*. Dans sa joie, elle sent même du mépris envers son frère qui à un moment donné, refuse de tuer sa mère. C'est elle donc qui animera son frère, non seulement par des paroles mais aussi par l'exemple. Son énergie lui donne la ténacité d'aller jusqu'au bout et c'est ainsi qu'elle s'adresse à Oreste :

*« Electre : Ne laisse pas tomber lâchement ton courage. Va ! tends à ta mère le même piège que celui où elle a fait périr son époux sous les coups d'Egisthe »*².

Mais une fois devenue meurtrière, elle éprouve des remords, car elle a dépassé la limite — τὸ μέτρον ; elle n'a plus d'honneur ; au contraire elle a même trahi son sexe, qui la veut colombe en actes. Electre d'Euripide est une contestataire ; indirectement elle se révolte pour prouver que les femmes sont dignes et capables d'accomplir ce qui est destiné aux hommes. Elle conteste la morale établie qui veut que la femme soit capable d'imaginer le pire, mais incapable de le réaliser. C'est pourquoi ses remords sont plus du domaine moral que de celui de l'action.

L'héroïne de Giraudoux est aussi impulsive. Elle fait tout pour provoquer Clytemnestre, pour l'irriter et elle y parvient. Elle essaie de lui tendre un piège et malgré la force de la reine-mère, Electre réussit à la dépouiller de sa force : le soutien d'Egisthe. Egalement elle réussit à la troubler, à la surprendre pendant leurs discussions. Ainsi sa violence consiste à énerver son adversaire, qu'elle oblige, une fois provoqué et excité, à passer l'offensive. De cette façon l'Electre de Giraudoux montre sa répugnance pour l'action directe. Elle n'aime pas agir. Elle laisse aux autres ce soin ; elle préfère le développement théorique

1. *Sophocle* : op. cit., v. 131-132, p. 142.

2. *Euripide* : op. cit., v. 982-987, p. 230.

et didactique pour amener son interlocuteur à agir ; ainsi elle définit la notion de la justice à Egisthe :

« *Electre* : Il est des années où le gel est la justice pour les arbres, et d'autres l'injustice. Il est des forçats que l'on aime, des assassins que l'on caresse. Mais quand le crime porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrit sa loyauté, il n'est pas de pardon »¹.

Ce qu'elle cherche, ce qu'elle découvre sans cesse c'est le renouvellement de l'existence et de la réalité, c'est sa transformation.

Par contre l'Electre de Sartre a un penchant pour l'action directe. Elle est aussi impulsive que ses homonymes mais elle est incapable de se rendre compte où ses actes, ses provocations peuvent conduire. Elle aime provoquer, exciter ceux qu'elle déteste, mais à la fin elle se le reproche ; elle a honte d'elle-même. Avant, elle considérait ses provocations comme un jeu, maintenant elle les voit comme des échelons qui l'ont amenée au meurtre. Elle refuse de justifier son existence et sa conduite humaine par un *acte engagé* et laisse à son frère cet honneur :

« *Electre* : O moment tant attendu et tant redouté ! A présent, les instants vont s'enchaîner comme les rouges d'une mécanique, et nous aurons plus de dépit jusqu'à ce qu'ils soient couchés tous les deux sur le dos, avec des visages pareils aux mûres écrasées. Tout ce sang ! Et c'est toi qui vas le verser, toi qui avais les yeux si doux. (...) Oreste, tu es mon frère aîné et le chef de notre famille, prends-moi dans tes bras, protège-moi, car nous allons au-devant de très grandes souffrances »².

Elle s'éloigne de l'acte gratuit qui lui promettait la liberté radicale.

Ainsi en conclusion, nous pouvons affirmer qu'à part les héroïnes de Sophocle et d'Euripide, les autres ont pour vocation la *déploration*. Vivant dans la passé plus que dans le présent, elles n'espèrent pas triompher du malheur familial. Leur refuge est le regret, vain et parfois absurde, de ce qui aurait pu être, et l'attente dans laquelle elles ont vécu et qu'elles finissent par considérer comme leur *condition ordinaire*. Elles n'envisagent d'action que par les mots, et encore ne savent-elles trop lesquels prononcer. Le couple qu'elles forment avec leur frère est présenté à leur père comme une *covée pitoyable* : elles ont reporté tous leurs espoirs sur l'aide de dieux, sur la vengeance du mort, sans y penser au rôle qu'elles ont à jouer.

1. *Giraudoux* : op. cit., ac. II, sc. VIII, p. 159.

2. *Sartre* : op. cit., ac. II, sc. IV, p. 73.

Par contre les Electre de Sophocle et d'Euripide semblent avoir saisi le *message* de leur fortune, un message individuel, qui leur permet de se distinguer du héros asocial, en se séparant de l'ordre commun.

V. Electre, d'un point de vue moral

Sur le plan moral l'Electre d'Eschyle manifeste un dévouement passif. La jeune fille a conscience qu'elle est esclave ; elle se plaint de son état et trouve à peine la force de protester contre sa condition. Aussi insiste-t-elle pour recouvrir son rang et ses biens. L'adultère de sa mère la laisse indifférente (vers 140)¹, ne lui provoque qu'un peu du mépris. Pourquoi ? Parce qu'elle a perdu contact avec le monde réel ; elle arrive presque à oublier l'existence de son frère ; le chœur doit la lui rappeler. Plongée dans un monde imaginaire, elle transforme le jeu des vœux impossibles en un jeu de surenchère ; aussi se contente-t-elle de se demander quand frappera enfin le bras de Zeus et cherche un autre refuge dans une nouvelle attente. Ainsi personne ne s'étonne quand Oreste la renvoie à l'intérieur du palais au moment de l'exécution du double meurtre. L'Electre d'Eschyle reste femme et demeure reléguée dans son rôle de femme. Aussi sa morale est-elle approuvée par le plus grand nombre des habitants d'Argos, car les gens aiment les grands actes, puisque c'est quelque chose qui les dépasse.

L'Electre de Sophocle montre un dévouement non seulement plus actif mais aussi plus conscient. Ce n'est point la force qui le lui dicte. C'est le dévouement envers son père mort. L'héroïne de Sophocle se plaint elle aussi d'être esclave, de porter de vieux vêtements, mais il faut admettre que c'est dans cette condition qu'elle puise la force et l'orgueil d'agir en femme de bonne naissance. La prison dont on la menace l'incite encore plus à faire valoir ses droits, à rendre sa mère responsable de son état et à lui reprocher son adultère². Pour défendre la vertu elle se révolte contre les dieux et accepte même de frapper pour rendre justice, car se demande-t-elle : — «*Si le malheureux mort devait rester gisant, réduit à n'être plus que néant et poussière, sans que les autres à leur tour en portent la sanglante peine, c'en serait fait à jamais pour les hommes de toute conscience, de toute pitié*»³.

1. *Eschyle* : op. cit., v. 140, p. 85.

2. *George Thomson* dans son article : *I Ilectra tou Sophocli apoles tis tragodias i pio aneleiti*, dans la revue *Θέατρο*, année V^e, N^o 27-28, mai-août 1966, pp. 13-14, soutient que l'*Electre* de *Sophocle* est la plus cruelle de toutes ses héroïnes.

3. *Sophocle* : op. cit., v. 250, p. 146.

Le même raisonnement peut être porté à propos de l'Electre d'Euripide. Cependant le spectateur considère celle-ci comme un peu immorale, car sa passion dépasse toute mesure et sa cause devient à la fin injuste. L'héroïne d'Euripide vit aussi comme une esclave et pour souligner son état de servitude elle court aider Clytemnestre à descendre de son char ; et Electre réplique aux reproches de sa mère : — «*Pourquoi ? je suis pourtant captive et tu m'obliges à vivre loin de ma demeure ; dans ma maison conquise, j'ai moi-même été conquise, restant, comme ces femmes, orpheline d'un père*»¹. Mais elle se félicite de se voir malheureuse, car son esclavage spectaculaire est déjà une forme de la révolte². Et cette révolte l'égaré, l'aveugle ; elle devient un *monstre* féminin aux yeux du spectateur.

Elle ignore que la justice ne doit pas être rendue par la victime, mais celle-ci doit la provoquer. Elle arrive à exprimer un goût féroce pour laver l'adultère et se venger de l'usurpateur. Elle devient ainsi une criminelle ; son humanisme a des fondements confus.

L'Electre de Giraudoux représente la justice. Elle en est fière et s'y dévoue sans aucune arrière-pensée. Elle a le goût du sacrifice conscient, sans qu'il soit le résultat d'une passion. La vigueur de sa morale est telle qu'elle arrive à inspirer à son entourage l'idée de la *passion-victoire*, quand cette passion apparaît comme le symbole du devoir. Ainsi Egisthe avoue :

«*Egisthe : ...Si je me suis hâté vers toi, Electre, c'est que tu es le seul être qui puisse me donner sa propre essence.*

Electre : Laquelle ?

«*Egisthe : J'ai l'impression que c'est quelque chose comme le devoir*»³.

La victoire de la passion chez elle se traduit par un mépris de la vie et le goût du sacrifice, par la volonté de tout négliger, de tout affronter avec une légèreté qui pousse l'adversaire à se cramponner à sa vérité. C'est la règle *inflexible* qui permet la réalisation du crime, c'est l'aurore sanglante d'Electre :

«*Electre : A ta place, puisque tu as le choix, je m'arrangerais pour que ce matin le jour et la vérité prennent leur départ en même temps (...) la vérité des hommes colle trop à leurs habitudes, elle part n'importe comment, de 9 heures du*

1. *Euripide* : op. cit., v. 1008-1010, p. 231.

2. P. Brunel : op. cit., p. 108.

3. *Giraudoux* : op. cit., ac. II, sc. VII, p. 144-145.

matin quand les ouvriers déclarent leur grève, de 6 heures du soir quand la femme avoue et caetera...»¹.

Electre est morale et tous l'acceptent comme telle, malgré leurs opinions opposées. Ainsi Clytemnestre lui crie :

«O Electre, pitié! Je te le dirai, son nom, dût-il te faire rougir. Mais laisse passer quelques jours. Qu'attends-tu d'un scandale? Songe à ton frère»².

Quant à l'héroïne de Sartre, celle-ci se place, sur le plan moral, du côté des lâches. Fièrre, courageuse, passionnée, elle se dévoue à sa cause au début : — *«Tu sais ce que je pensais, avant de te connaître, dit-elle à son frère qui ne s'est pas encore présenté, c'est que le sage ne peut rien souhaiter sur terre, sinon de rendre un jour le mal qu'on lui a fait»³.* Son dévouement la pousse au sacrifice. Elle y trouve même du plaisir : — *«C'est par la violence qu'il faut les guérir, car on ne peut vaincre le mal que par un autre mal»⁴.*

Elle se plaît à provoquer sur elle la colère d'Egiste, l'admiration du voyageur, le mépris du peuple idiot. Elle croit à la victoire de sa cause, encourage son partenaire. Elle obéit à sa morale. Mais à la fin elle se détourne de sa première tâche. D'un certain point de vue nous pouvons la juger lâche, peureuse : elle abandonne son frère pour chercher sa vérité. Sartre semble la critiquer, car l'existentialisme recommande d'atteindre l'authenticité de l'action. Il condamne la fuite devant l'action et conclut que l'on doit essayer de *vivre avec la déchirure de la conscience*. Mais elle est aussi morale que son frère, puisqu'elle réussit à rester sincère à soi-même jusqu'à la fin. *«Parfois des éclairs de lucidité traversent les âmes les plus lucides. Elles voient toute la vanité de ces activités factices. Mais elles n'accompagnent jamais le pas décisif qui amènerait un changement dans leur état»⁵.*

VI. Electre étudiée sur le plan formel

D'un point de vue formel, l'Electre d'Eschyle n'est qu'une princesse sage, qui utilise le vocabulaire traditionnel et convenable pour son rang social, la langue exprimant le monde intérieur. Elle parle avec no-

1. Ibid., ac. II, sc. III, p. 148.

2. Ibid., ac. I, sc. V, p. 126.

3. Sartre : op. cit., ac. II, sc. IV, p. 63.

4. Ibid., ac. II, sc. IV, p. 63.

5. Hélène Nahas : *La femme dans le littérature existentielle*, p. 137. P. U. F. Paris 1957.

stalgie et une certaine douceur, même quand elle veut être violente. Elle n'ose pas trop élever le ton et si parfois elle y arrive, aussitôt, d'elle-même, elle le baisse, en essayant chaque fois de justifier sa colère. C'est pourquoi le Coryphée s'irrite d'elle et lui dit : — «*Ah ! parle donc : mon coeur palpite d'épouvante*¹, quand celle-ci le fait attendre pour lui dire qu'elle a vu sur le tombeau de son père une boucle.

Il en est de même avec l'Electre de Sophocle ; cependant celle-ci utilise un style propre à elle. Elle emploie bien des négations, elle ose poser des questions sur certains événements, elle répond par des sous-entendus, elle use de l'ironie et quand la colère l'emporte, elle sait s'exprimer en un discours violent, mais toujours noble et très féminin². Elle exprime une certaine nostalgie, non pas de façon vague mais consciente. Sa douceur n'est point maniérée mais naturelle ; sa violence est rude mais empreinte de grandeur et son ironie n'arrive jamais à l'emporter.

L'Electre d'Euripide se sert du même langage que la précédente, seulement sur un ton plus rude ; sa nostalgie est moins élégante, voire poétique, ses remarques moins fines mais plus concrètes, ses déclarations moins longues mais plus intenses. Sa violence s'exprime de façon nette, son ironie est mordante, ses réponses sèches, ses résolutions sont avouées avec une franchise si brusque qu'elle choque. Aussi répond-elle à Oreste hésitant :

«*Oreste : Je n'admettrai jamais que l'oracle ait raison.*

Electre : Ne laisse pas tomber lâchement ton courage. Va ! tends à ta mère le même piège que celui où elle a fait son époux sous les coups d'Egiste»³.

Par contre l'Electre de Giraudoux utilise un style différent. C'est un langage de *quiproquo*. Elle emploie des images qui non seulement touchent mais qui nous laissent sous-entendre bien des choses. Ainsi quand Egiste lui demande de changer d'avis elle lui répond :

«*Egiste : Il faut que tu guérisses, Electre, quel que soit le remède,*

Electre : Pour me guérir, c'est simple. Il suffit de rendre la vie à un mort»⁴.

Elle utilise une éloquence ironique, en ton de mépris, un accent d'indifférence. Elle ne s'exprime point trivialement, ni avec bassesse mais

1. *Eschyle* : op. cit., v. 165-166, p. 86.

2. *Sophocle* : op. cit., v. 870-1057, p. 169-176 et v. 628-633, p. 160.

3. *Euripide* : op. cit., v. 981-984, p. 230.

4. *Giraudoux* : op. cit., ac. I, sc. IV, p. 49.

avec une simplicité noble. Son langage est quelque peu maniéré mais elle l'utilise avec telle adresse qu'il acquiert une force agressive, une vigueur éclatante, comme dans la conversation avec sa mère :

«Clytemnestre : Aide-moi, Electre !

Electre : T'aider à quoi ? A dire la vérité, ou à mentir ?

Clytemnestre : Protège-moi.

Electre : Voilà la première fois que tu te penches vers ta fille mère. Tu dois avoir peur»¹.

ou dans celle avec le roi-usurpateur :

«Egisthe : Sais-tu même ce qu'est un peuple, Electre !

Electre : Quand vous voyez un immense visage emplir l'horizon et vous regardez bien en face, d'yeux intrépides et purs, c'est cela un peuple»².

L'Electre de Sartre utilise un langage plus humain, plus naturel et a recours à des tournures moins pédantes, comme il convient à son caractère. Elle est brusque et aime se moquer. Elle se sert d'un vocabulaire un peu révolutionnaire et le ton est agressif, masculin. Elle veut prouver son *existence* par des mots pleins de sens concret, pleins de vigueur réelle et non point poétique ou imaginaire. Aussi s'adresse-t-elle à sa mère sur un ton peu respectueux :

«Clytemnestre : ...Telle est la loi, juste et injuste, du repentir. Nous verrons alors ce que deviendra ton jeune orgueil.

Electre : Mon jeune orgueil ? Allez, c'est le vôtre que vous regrettez, plus encore que votre crime ; c'est ma jeunesse que vous haïssez, plus encore que mon innocence.

Clytemnestre : Ce que je hais en toi, Electre, c'est moi-même. Ce n'est pas ta jeunesse — oh non ! — c'est la mienne.

Electre : Et moi, c'est vous, c'est bien vous que je hais»³.

Ainsi après avoir analysé le personnage d'*Electre*, chez trois auteurs anciens et deux contemporains, nous pouvons conclure qu'*Electre*, dont le nom symbolique ἡλέκτωρ = brillante comme le feu ou comme l'ambre jaune = ἡλεκτρον⁴, teste un symbole nécessaire pour l'homme qui veut à chaque époque, selon ses moeurs et coutumes, l'utiliser pour

1. Ibid., ac. II, sc. V, p. 120.

2. Ibid., ac. II, sc. VIII, p. 159.

3. Sartre : op. cit., ac. I, sc. V, p. 40.

4. P. Brunel : op. cit., p. 24.

porter un message, pour souligner une idée, pour dénoncer un ordre établi ou pour en établir un autre¹.

Electre chez Eschyle n'est que l'héroïne d'une époque encore mal définie pour l'esprit humain, qui devient plus humaine avec Sophocle, pour devenir un être quotidien entre ses deux infinis — grandeur et misère — chez Euripide. *Electre*, personnage tragique, a incarné la justice chez Giraudoux ; elle devient source de révolte et de contestation chez Sartre, avec tous les remords que causent des sentiments tumultueux. Cette richesse d'interprétations d'un personnage s'explique par l'aveu de J-P Sartre dans *Situations* : « Chaque époque découvrira un aspect de la condition humaine, à chaque époque l'homme se choisit en face d'autrui, de l'amour, de la mort, du monde ; »².

Quelle sera *Electre* de demain, que symbolisera-t-elle ? Devient-elle une incarnation polyvalente, sera-t-elle le symbole de la contestation de toute génération envers une autre, incarnera-t-elle la justice, victime de sa pureté ou apparaîtra-t-elle sur scène avec un visage néolibéral ?

Il est très hasardeux de vouloir répondre à ses questions qui montrent et soulignent une fois de plus, le symbolisme énigmatique d'*Electre*, symbolisme qui hantera des générations entières, tant que leur sort ne sera pas défini et mis au jour par une divinité. Mais cette divinité est complexe et polyforme : c'est la faculté de trouver un message dans la pièce, c'est la faculté personnelle de comprendre. Et « comprendre une oeuvre d'art, nous dit E. Papanoutsos, c'est mettre en relation mes expériences et mes pensées, mes peines et mes souhaits, puisque je découvre à travers son symbole une familiarité propre à moi, c'est me sentir satisfait parce que le reconnais sa signification et j'arrive à formuler par son langage parfait ce que je n'avais réussi jusqu'à présent à exprimer que par des bafouillages, une hallucination et un espoir, un problème qui allait miner mon âme ou une solution qui commençait à se former à travers l'obscurité et à éclairer ma vie »³.

Prédisposée par des postulats philosophiques à une vue sombre du monde, dominée par l'angoisse et la désespérance, la littérature sur *Electre* présente une génération de femmes hantées par l'inquiétude et le désarroi. En plus du drame originel de la recherche de l'être, elles sont confrontées avec une situation de crise qui appelle la mise en procès de l'homme et de toutes ses valeurs.

1. Ibid., pp. 113-149.

2. Sartre : *Situations*, p. 15, tome II. Gallimard. Paris 1948.

3. E. Papanoutsos : *I Archéa tragodia ke o simerinos anthros*, dans la revue «Θέατρο», II^e période, tome, N^o 38-39, mars-juin, pp. 81-82. Athènes 1974.

1945	Sartre	→ Ere de la contestation divine.
1938	Giraudoux	→ Ere de l'ironie des constitutions humaines.
413 av.J-C	Euripide	→ Ere de l'action.
415 av.J-C	Sophocle	→ Ere de prise de conscience.
458 av.J-C	Eschyle	→ Ere de l'obéissance totale.

Schéma 1

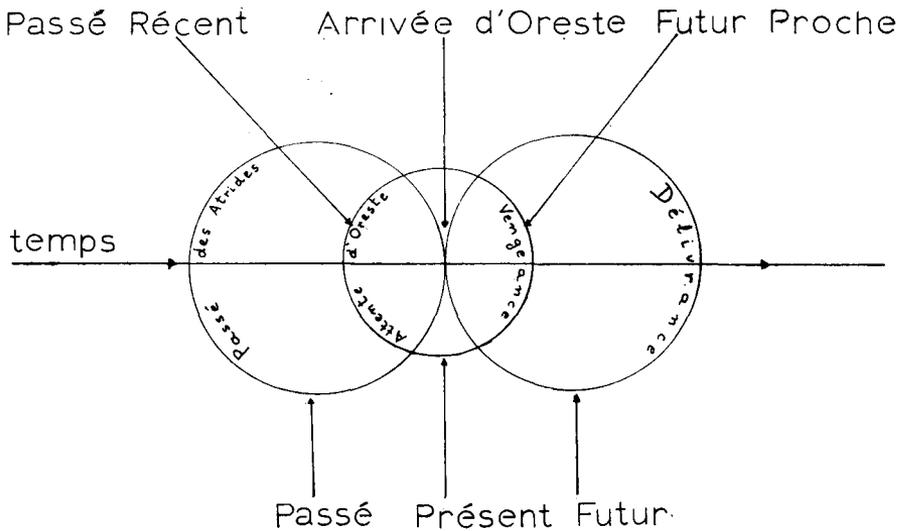


Schéma 2

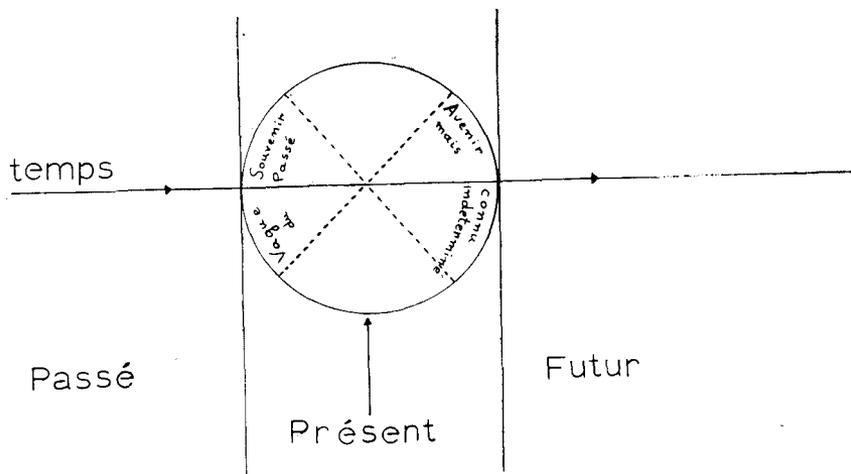


Schéma 3

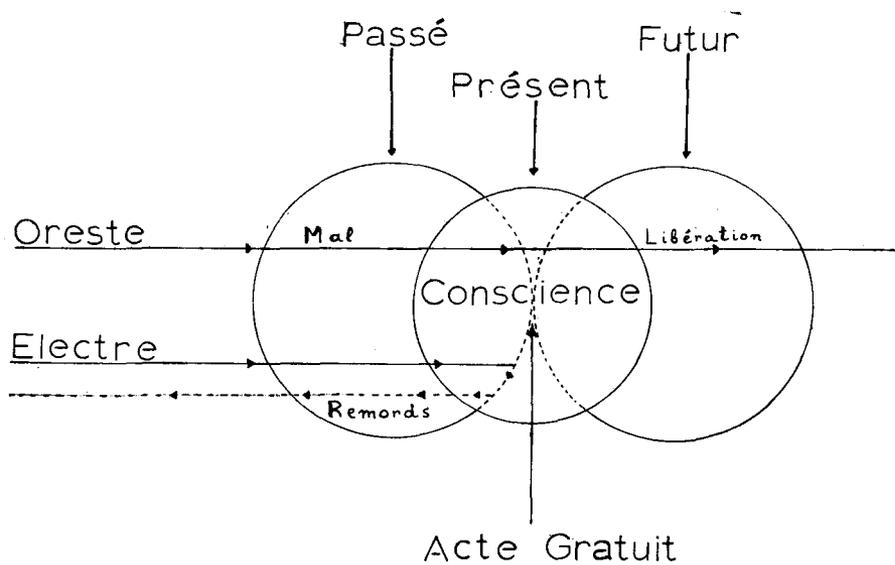


Schéma 4